NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 2 1947

L'essor de la littérature latine au XIIe siècle

Édouard DE MOREAU

p. 191 - 194

https://www.nrt.be/en/articles/l-essor-de-la-litterature-latine-au-xiie-siecle-2830

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ESSOR DE LA LITTERATURE LATINE AU XIIe SIECLE (1)

La plupart des œuvres du P. J. de Ghellinck se classent dans l'histoire des idées théologiques aux siècles de l'antiquité chrétienne et au moyen âge : *Le Mouvement théologique du XIIe siècle* (1914) ; *Pour l'histoire du mot « Sacramentum »* (1924, en collaboration) ; *Les recherches sur les origines du Symbole des apôtres* (travaux réunis en volume en 1946).

Or voici que depuis 1939, le savant auteur s'est engagé dans une voie nouvelle, parallèle d'ailleurs à celle suivie antérieurement. La *Bibliothèque catholique des sciences religieuses* lui demandait une histoire non plus de la théologie, mais de toute la littérature latine, des origines à la Renaissance. La réalisation de ce nouveau programme commença par la publication de deux petits livres qui menaient le sujet jusqu'au début du XIIe siècle. L'auteur ne parvient pas à y cacher les tortures que lui fit subir cette composition. Torture de devoir exposer en quelques centaines de pages une matière d'une telle richesse et d'une telle complexité ; torture de ne pouvoir fournir au lecteur les preuves de ses affirmations, souvent fort originales. Arrivé à ce point de son œuvre, d'un effort énergique il rompit ses entraves. Jamais il ne consentirait à dresser le tableau de l'essor de la littérature latine dans les mêmes conditions ! Ainsi faut-il expliquer que le XIIe siècle obtient pour lui seul deux volumes beaucoup plus longs que les deux tomes consacrés aux siècles antérieurs et qu'ils sont munis de notes. Pourtant celles-ci se bornent à la mention des textes édités ainsi qu'au titre de quelques livres ou articles plus importants, sélectionnés parmi les plus récents. Et l'auteur déclare que ces deux volumes ne sont qu'une ébauche.

Déclaration vraiment trop modeste ! De cette lecture on sort émerveillé par la surprenante érudition du P. de Ghellinck. A quoi bon compter ici les centaines d'auteurs dont il nous entretient puisque d'un très grand nombre d'œuvres analysées dans ces volumes l'auteur reste inconnu ? Chacun des écrivains se présente à nous comme un vivant, pour autant naturellement que les sources autorisent cette résurrection, avec ses caractéristiques, ses qualités, ses défauts, par exemple sa vantardise dans quelques cas, ses amitiés et ses inimitiés, et cela dans le cadre où il a vécu, soigneusement reconstitué. Des littérateurs principaux qu'il fait défiler devant nous, aucun ne ressemble tout à fait à l'autre. Cette histoire de la littérature apparaît comme un ensemble d'études psychologiques, qui provoquent la sympathie du lecteur pour un bon nombre de ces écrivains, naturellement pour saint Bernard, Pierre le Vénérable, Adam de Saint-Victor, mais même pour Abélard que le P. de Ghellinck lave de la plupart des reproches qui lui furent adressés. Sa sincérité, la largeur et l'indépendance de son jugement sont à la hauteur de son érudition et de sa finesse psychologique.

Résumer une telle œuvre serait impossible si l'historien de la littérature latine ne prenait soin de grouper lui-même les auteurs dont il traite et ne dégageait à bien des reprises les lignes principales.

On est un peu étonné de voir la littérature latine atteindre son apogée à une époque où les langues vulgaires commencent à produire des chefs-d'œuvre, comme ceux de la littérature provençale. Celles-ci auront bientôt leur revanche ; car, au XIIIe siècle, le latin tombera au rang de langue morte, ou plutôt non littéraire, de langue technique.

---

(1) Coll. Museum Lessianum, Section Historique, n°s 4 et 5, 2 vol., Bruxelles, Edition Universelle, 1946, 24 × 16 cm., VII-232 et 356 p. Prix : 325 frs.

Une des causes de ce déclin c'est l'envahissement de la dialectique partout, en théologie, en philosophie, en sciences naturelles, bientôt en morale et en politique, en littérature et même en grammaire. Pour ce chaud ami des grands maîtres des écoles, comme Pierre Lombard, il dut être pénible de constater que les *Quattuor libri Sententiarum* de ce savant relèvent assez peu de la littérature et de se contenter de donner six pages à celui que sa gloire posthume tout au moins place en tête, l'on serait presque tenté de dire au sommet de tous les écrivains théologiques du XIIe siècle.

Où trouver alors la vraie littérature latine du XIIe siècle ? Des genres fort différents se comparent malaisément. Mais on peut certainement discerner un des premiers prix à l'œuvre lyrique religieuse de cette époque dont il nous est resté tant de modèles, comme le *Veni sancte Spiritus*, de l'archevêque Langton, peut-être, et le *Jesu dulcis memoria* de l'école bernardine. La grande majorité de ces prières ne portent pas de nom, mais on sait par bonheur celui du plus grand des poètes : Adam de Saint-Victor. A ces auteurs revient la gloire d'avoir créé la poésie rythmique, tout en se servant encore assez souvent de l'ancienne poésie métrique. Et puis quelle profondeur de sentiment chrétien, quelle piété, quel amour pour le Christ, la Vierge, les saints, dans ces morceaux dont plus de 10.000 sont encore inédits ! Le genre lyrique ne fut d'ailleurs pas le seul où excellèrent les auteurs du XIIe siècle. L'*Alexandreis* de Gauthier de Châtillon, le *De Bello Trojano*, de Joseph d'Exeter, l'*Ysengrinus* de Nivard, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, constituent certes en leur genre, historique, satirique ou didactique, des œuvres d'un vrai classicisme.

Si, de la littérature, nous passons à la prose, il semble que les œuvres historiques, chroniques universelles, chroniques monastiques, biographies contemporaines d'un saint Bernard, d'un saint Thomas Becket, d'un saint Norbert méritent aussi de figurer parmi les meilleures productions de l'époque. Contentons-nous de rappeler : pour l'histoire générale, Robert d'Auxerre, Orderic Vital et surtout Othon de Freisingen ; pour les histoires locales, Helmold et Cosmas de Prague et surtout les Anglais Roger de Hoveden et Guillaume de Malmesbury, sous compter le principal, Matthieu Paris († 1250), dont l'activité n'appartient pas à la période décrite dans ces volumes. Ces écrivains et d'autres apportent beaucoup de soin au récit des faits, réussissent leurs descriptions, se montrent préoccupés de fournir le cadre géographique et topographique. Bien plus, s'attachant à des modèles comme Bède, ils contrôlent les témoignages, critiquent les légendes, se documentent largement aux sources littéraires ou diplomatiques, d'ordre public ou d'ordre privé.

Après l'histoire, le genre épistolaire. Du XIIe siècle nous restent de nombreuses collections de lettres réunies soit par leurs auteurs, soit par d'autres. Tous ces recueils d'ailleurs ne contiennent pas les lettres sorties de la plume d'un seul écrivain mais parfois de plusieurs ou se rapportant à une abbaye, à un diocèse, à un objet. Le dossier épistolaire de Wibald de Stavelot ou d'Etienne de Tournai, par exemple, fournissent un appoint inestimable à l'histoire du temps, à celle de la civilisation, de la vie privée, à la connaissance de multiples personnages de premier plan. Et à ces deux auteurs il faudrait en ajouter bien d'autres, comme saint Anselme, saint Bernard, Yves de Chartres, Hildebert de Lavardin, Jean de Salisbury, etc. L'ensemble de leurs compositions épistolaires se distingue par de grandes qualités stylistiques. Elles nous permettent souvent d'entrer en contact intime avec leur âme. Malheureusement cette spontanéité devait disparaître au XIIIe siècle et elle souffrit dès le XIIe de l'emploi des manuels intitulés *Liber dictaminum* ou *Artes dictandi*, dont la série commence avec Albert du Mont-Cassin († 1108). A Orléans surtout, on excellait à recueillir dans les anciens, dans Quintilien notamment et Cicéron, toutes sortes de recettes pour

la composition des différentes parties de la lettre. Dans les écoles le jeune homme s'exerçait par exemple à écrire à ses parents, en un style élégant et conventionnel, pour leur soutirer de l'argent. Mais les maîtres et les manuels appliquèrent trop au genre épistolaire les principes et les pratiques du genre oratoire. Ensuite, les *Dictatores* abusèrent de plus en plus de la prose rimée, du *cursus* et des ornements de la rhétorique.

Dans une histoire de la littérature latine au XIIe siècle, les sermons latins conservés revendiquent aussi une place de choix par le nombre des pièces qui nous restent et par le renom des prédicateurs. Des sermons en langue vulgaire au contraire nous n'avons presque plus rien, au moins pour le continent. En dehors de celles de saint Bernard et de quelques-uns des disciples de l'abbé de Clairvaux, ces prédications sont didactiques, académiques, universitaires, et nullement populaires. Pour ne pas répéter des noms déjà signalés au cours de ces notes, choisissons parmi les prédicateurs réputés Maurice de Sully, Pierre le Chantre, Raoul l'Ardent, Pierre de Blois, Guerric d'Igny. De plus, au XIIe siècle, il circule déjà, quoique en petit nombre, des recueils destinés à fournir pour la chaire des suggestions, des canevas, des matériaux, voire des modèles ; les plus connus émanent de Guibert de Nogent († 1124), d'Honoré d'Autun († vers 1153) et d'Alain de Lille († 1203).

Poésie, surtout lyrique et religieuse ; histoire ; lettres et prédication telles nous paraissent les catégories de genres littéraires auxquelles le R. P. de Ghellinck reconnaît le plus de mérite littéraire. Mais la plus grande partie de la production du XIIe siècle ne rentre pas dans ces divisions et ne peut cependant être passée sous silence dans un ouvrage de ce genre.

Voici par exemple, au ch. IV, une spécialité d'où est absente naturellement toute préoccupation littéraire : les catalogues de bibliothèques. Et cependant combien suggestive pour l'histoire de la littérature latine se révèle leur consultation et surtout leur comparaison avec ceux du XIIIe siècle. Ces derniers se taisent presque complètement sur la transmission des auteurs classiques. Virgile, Horace, Cicéron y figurent beaucoup moins qu'auparavant. Ovide obtient une place qui reviendrait plutôt à Virgile. Lucain y manque tout à fait. Les prosateurs l'emportent en nombre sur les poètes. Les lettres de l'époque patristique (par exemple de saint Jérôme) jouissent de plus de vogue que celles de Cicéron. Des œuvres secondaires de ce dernier écrivain rencontrent plus de faveur que ses lettres et ses discours. César surtout semble inconnu.

A ce groupe strictement didactique appartiennent encore des dictionnaires, des collections d'*Auctoritates*, des livres scolaires, des glossaires, des lexiques et des traductions. Celles-ci constituent un véritable événement dans l'histoire littéraire. Sans doute, parmi les conséquences de l'engouement du XIIe siècle pour les traductions arabes et grecques faudra-t-il ranger la relégation à l'arrière-plan, dès le premier quart du XIIIe siècle, des écrits de l'antiquité classique. Mais d'autre part quels résultats magnifiques pour la civilisation que ce travail de traduction ! Il occupe au XIIe siècle une quantité de savants. Partis de tous les pays de l'Europe chrétienne, ceux-ci se rendent surtout en Espagne. Parmi les personnages qui participent à cette grande œuvre ou au moins s'y intéressent et la patronnent, on compte des laïcs, des moines, des prêtres séculiers, des évêques, des cardinaux, des papes. Il se constitue des centres de traduction par exemple à Tolède, à Montpellier, à la cour de Palerme. Aristote bénéficie le plus largement de toute cette activité. Mais combien d'autres penseurs, littérateurs ou savants sont alors révélés au monde chrétien occidental ! Celui-ci se rencontre pour la première fois avec une synthèse chrétienne, élaborée à l'aide de Platon et d'Augustin au cours de dix siècles, et avec l'ensemble de la synthèse profane, grecque ou arabe, nourrie de l'apport des auteurs qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain.

Revenons à des œuvres plus originales. Le XIIe siècle se signale particulièrement dans l'histoire de l'Eglise par la naissance de quelques grands ordres religieux : cisterciens, prémontrés, chartreux, pour ne citer que les principaux. En outre l'ordre clunisien atteint son apogée sous Pierre le Vénérable (1122-1156). Ces familles religieuses comptent au XIIe siècle des écrivains de mérite. En tête figure saint Bernard, non seulement avec ses lettres et sermons déjà cités, mais ses traités spirituels. D'un autre cistercien, d'Aelred de Rievaux, il nous reste notamment le suave écrit intitulé : *De Jesu puero duodenni*. Dans ce groupe monastique rentrent encore la voyante de Bingen, sainte Hildegarde, qui s'intéressa à la médecine populaire et expédia aux correspondants les plus variés des lettres théologiques et morales ; l'apocalyptique Joachim de Flore, traité parfois à tort de révolté et d'hérétique ; le prémontré belge Philippe de Harvengt, styliste raffiné, étonnamment nourri de la lecture des Anciens et des Pères de l'Eglise.

Autre caractère du XIIe siècle : le rôle capital des écoles, surtout de Paris et de la France, entre la Loire moyenne et la Haute-Moselle, centres universitaires auxquels il faut ajouter la Normandie et Bologne, qui se spécialisa dans le Droit Canon et produisit alors le Décret de Gratien. Ici dominent surtout les figures de saint Anselme de Cantorbéry, d'Abélard, de Hugues et de Richard de Saint-Victor, de Gilbert de la Porrée, de Pierre Lombard. Au second plan se présentent un bon nombre d'autres philosophes et théologiens, moins réputés, mais dont l'œuvre mérite cependant une étude. Citons Gautier de Mortagne, Pierre de Poitiers, Pierre Cantor, Guillaume d'Auxerre et Simon de Tournai.

La science des grands foyers de culture universitaire se répandit dans le monde par un dernier groupe d'écrivains que le R. P. de Ghellinck appelle les agents de liaison. Il compte des amis, mais surtout des adversaires de la méthode d'alectique inaugurée dans les écoles. Parmi ces derniers, Rupert de Deutz, qui reçut sa formation littéraire à Saint-Laurent de Liége; Geroch de Reichersberg, le plus doué et le plus combattif de ces censeurs, qui écrivit contre Abélard, contre Gilbert de la Porrée, contre l'enseignement de Paris et de Chartres ; et Etienne de Tournai, véhément aussi contre les nouvelles méthodes, mais modéré dans la pratique. A la liste des agents de liaison, joignons enfin Honorius d'Autun qui voulut faire bénéficier de son savoir tous ses contemporains du monde ecclésiastique et qu'intéressèrent au même point les sciences naturelles, la théologie, les questions morales et politico-religieuses du moment, l'histoire et la liturgie.

Les polémiques avec les écoles ne sont évidemment pas les seules qui surgirent alors. La querelle des Investitures et celle du Sacerdoce et de l'Empire suscitent de nombreux écrivains dans le camp du pape et dans celui de l'empereur. Aux rapports avec les juifs et avec les cathares nous devons aussi toute une collection d'écrits, encore trop peu étudiés.

Cette humble note, nous l'espérons, ne donnera pas au lecteur une idée trop imparfaite de l'abondance des sujets traités dans ces deux volumes, de la science qui s'y déploie et du charme qui s'en dégage. Sous le même titre que ceux de Manitius, ils ne feront certes pas double emploi avec les travaux du savant d'outre-Rhin. Indépendamment de la connaissance unique que possède l'érudit jésuite sur la production théologique et philosophique du XIIe siècle, ajoutons que Manitius accordait sa principale attention à l'utilisation des éléments classiques, et qu'il laissait parfois dans l'ombre les vrais mérites de la littérature latine, surtout poétique. Aussi n'avons-nous besoin d'aucun don prophétique pour prédire au P. de Ghellinck que sa vaste synthèse sur la littérature latine, avant même qu'elle ne soit achevée, se rangera parmi les meilleurs ouvrages sur le sujet.

E. de MOREAU, S. I.